

tion, elle craignoit que son pere n'approuvât pas d'autres vues que les siennes. Elle sçavoit que parmi les gens de sa qualité, ce sont ordinairement le bien & les dignitez qui reglent les alliances, sans aucun égard aux inclinations des gens qu'on lie ensemble, qui à proprement parler ne sont que les victimes de l'ambition de leurs parens; ainsi elle regrettoit Verville dans le fond de son cœur; mais elle laissoit à son pere le pouvoir de disposer de sa main. Il la destina à un des plus honnêtes hommes du monde, parfaitement bien fait & d'un vrai mérite, en un mot à un homme capable de se faire aimer de tout autre que d'un cœur prévenu.

L'amour dont Sylvie étoit prévenue pour Verville ne l'empêcha pas de rendre justice à Justin, c'étoit le nom de son mari, parce qu'elle vit en lui un homme tout aimable. Les fréquentes conversations qu'elle eut avec lui, lui découvrirent tout son mérite; mais son cœur étoit trop rempli pour lui accorder autre chose que de l'estime. Cependant bien persuadée qu'il étoit digne d'elle, elle obéit à Cleon, sinon avec plaisir, du moins sans répugnance. Elle fit ses efforts pour lui livrer son cœur, mais elle n'en eut pas le pouvoir, parce que Verville en étoit trop le maître.

L'amour se nourrit & s'augmente par

LIV. IV.
 CHAP. LII.
 Le mari
 prudent.

l'espérance, mais il ne meurt pas par le désespoir. Verville pensa mourir de douleur & de rage, lorsqu'il ne put plus douter de ce fatal mariage. Il justifioit Sylvie, sachant qu'elle n'avoit pas pû se dispenser d'obéir à son père, & comme il étoit entièrement persuadé que tout son cœur étoit à lui, qu'il en étoit aimé, mais qu'elle n'en étoit pas moins perdue pour lui, ces pensées firent dans son esprit une telle impression qu'il en tomba malade. Sylvie apprit sa maladie avec une douleur d'autant plus violente qu'elle fut obligée de la cacher. Elle lui envoya dire qu'elle prenoit part à sa santé, & qu'elle le prioit de faire ses efforts pour la rétablir. Il fut ponctuel à exécuter cet ordre, & parut peu de tems après aux yeux de Sylvie, qui voyant avec étonnement un si prodigieux changement dans sa personne pour une si courte maladie, ne put s'empêcher d'en avoir pitié. Dans le tems qu'elle tâchoit d'étouffer dans son cœur les tendres sentimens qu'elle sentoit pour lui, elle reçut une lettre de sa part, par laquelle il lui mandoit, que ne voyant que des objets de douleur & de rage, il étoit résolu de quitter le país & le Royaume pour aller chercher une mort qui le délivrât tout d'un coup des supplices éternels où il étoit exposé dans le lieu de sa naissance, & la supplioit de lui donner un moment d'entretien particulier pour prendre congé d'elle; après

quoï, disoit-il, il n'auroit plus de regret à sa vie.

A quoi s'expose une femme lorsqu'elle écoute ses sentimens, ou qu'elle n'est pas en garde contre les premiers mouvemens de son cœur; Sylvie fit réponse à Verville, & ne fit aucune difficulté de lui accorder l'entretien qu'il lui demanda; & sans prévoir quelle en seroit la réussite, elle le pria elle-même que ce fut dans un endroit qui ne lui fût point suspect, parce que son dessein n'étoit pas d'en venir aussi avant qu'elle en vint. La peur de faire connoître à son époux qu'elle avoit eu quelque considération pour Verville, ni même qu'elle connoissoit sa personne, lui fit faire la plus grande faute qu'une femme puisse faire, qui est d'accepter un rendez-vous dans un lieu où un amant peut être le maître. Verville prévint tout d'un coup ce qu'il en pouvoit espérer, & ne se crut pas malheureux. Il lui indiqua une maison écartée, où elle se rendit sans en prévoir la conséquence, & seulement dans l'intention de recevoir ses adieux & de lui faire les siens; mais sa foiblesse la trompa aisément. Elle trouva Verville au commencement respectueux, & peu à peu entreprenant; ce qu'il lui avoit dit l'avoit attendrie, l'ardeur qu'il lui témoigna l'anima, elle changea de couleur, il s'en apperçut, il la poussa, & enfin après quelque résistance qu'elle fit pour honorer

LIV. IV.
CHAP. LH.

Le mari
prudent.

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

sa défaite, elle succomba. Elle avoit dû le prévoir, mais son peu d'expérience; & la droiture de ses intentions ne lui avoient pas permis de rien craindre sur sa démarche, ni de faire réflexion qu'une femme présume trop de sa vertu, lorsqu'elle compte de se retirer entière d'un rendez-vous qu'un amant lui a donné dans un lieu où rien ne s'oppose à ses vœux, & où au contraire le silence & la solitude le favorisent & donnent tout lieu à ses entreprises.

Une femme qui accorde les dernières faveurs devient esclave de son amant favorisé. Sylvie s'en aperçut, en ce que Verville ne parla plus de partir, & qu'au contraire il voulut rester pour jouir de sa conquête. Leurs entrevues néanmoins furent rares, mais elles furent tendres.

Justin s'apercevant enfin des dissipations de son épouse, résolut d'en découvrir le sujet, & la surprit un jour qu'elle écrivoit une lettre. C'est encore ce qu'une femme ne doit pas faire, parce que ce sont des témoins convaincans qui ne meurent jamais, & qui ne peuvent être recusés. Il la prit, mais n'y ayant point de nom, elle eut la présence d'esprit de prendre tout d'un coup son parti, & de dire qu'elle écrivoit à un parent. Cette lettre n'avoit rien d'essentiel, n'étant pas achevée, ainsi il ne put faire dessus aucun fondement, mais il l'éclaira ensuite de si près, qu'il apprit qu'elle al-

loit dans une maison empruntée où il se trouvoit un homme parfaitement bien fait, qu'on ne connoissoit pas. Il y alla, & les surprit tous deux tête à tête, mais ne voyant aucun vestige de ce qui se passoit entre eux, & cet époux sage & prudent voulant bien lui-même ne pas s'appercevoir du tour, il leur fut facile de justifier leur surprise sur l'étonnement où sa présence les mettoit. Justin le crut, ou fit semblant de le croire, & sans se hauffer ni se baïsser, il n'en fit pas plus mauvais visage à sa femme, & se contenta de la prier de n'entretenir plus de commerce avec Verville, & de cesser de le voir. Elle le promit, & n'en fit rien. Justin en fit ses plaintes à Cleon, qui bien-loin de donner dans le sens de son gendre, lui dit que sa fille étoit sage, qu'il la certifioit telle, qu'elle avoit été trop bien élevée pour rien faire d'indigne de sa naissance, & qu'il ne la croiroit jamais criminelle qu'il ne le vît de ses propres yeux. Il ajouta en parlant à Justin, que dans la figure qu'il faisoit dans le monde, il devoit se mettre au dessus de ces foiblesses; qu'il prit garde à ce qu'il alloit faire, afin de ne se pas donner lui-même en spectacle à toute la France; que sans doute la jeunesse de Sylvie étoit cause qu'elle s'engageoit dans des parties dont elle ne prévoyoit pas les conséquences; mais qu'il étoit très certain que ses actions étoient innocentes,

LIV IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

& il finit son discours en lui citant ces vers.

Les éclats que l'on fait sur un semblable point,

Sont toujours des éclats, dont on ne revient point.

Sur la foi d'un mari le monde s'abandonne

A taxer la pudeur de celle qu'il soupçonne,

Et ne peut présumer s'il a trop éclaté,

Qu'elle ait de la vertu puisqu'il en a douté.

Justin étoit trop persuadé de la vérité de cette morale pour ne s'y pas rendre, & outre cela il souhaitoit trop que sa femme fût sage, ou du moins qu'elle parût telle, pour contredire son beau-pere. Il se rendit, ou plutôt feignit de se rendre à ses raisons; il eut même la prudence de le prier de ne point parler à Sylvie de ce qu'il lui avoit dit, & cependant continua d'examiner & de faire examiner ses actions, & le hazard lui en fit connoître plus que ses soins n'auroient découvert.

Il revenoit un jour avec un de ses amis où il avoit été dîner, & d'où il sortoit avec lui dans son carrosse; en passant dans une rue détournée, & dans laquelle il ne demeurait que du menu peuple, il vit entrer sa femme déguisée dans une maison de peu d'apparence; il eût eu de la peine à la reconnoître, & auroit crû s'être trompé, s'il

n'avoit pas vû sa femme de chambre avec elle. Ce déguisement lui étant suspect, il retourna dès le lendemain matin dans cette rue, déguisé lui-même, & s'informa des gens qui demeuroient dans la maison où il avoit vû entrer Sylvie, & en apprit des choses qui redoublèrent ses soupçons. Il sçut que c'étoit un fripier qui l'avoit louée & meublée, qu'il la remplissoit de gens qu'on ne connoissoit pas; & que pour la garde des meubles, il y faisoit loger une femme âgée, qui nettoyoit tout. Il alla trouver cette femme, & s'informa d'elle si elle avoit quelque chambre vuide; & comme elle lui dit que la seconde étoit à louer, le marché en fut bien-tôt fait; il pria cette femme de lui dire quels étoient les autres gens qui logeoient chez elle, parce que, poursuivit-il, comme j'ai beaucoup de nippes & d'argent que j'ai apportez de la campagne, je suis fort aise de sçavoir avec qui je demeurerai; & si ce sont d'honnêtes gens. Vous n'avez rien à craindre, lui dit cette femme, je loge dans la sale en bas, la porte ferme toujours, & personne ne fort ni ne monte que je ne le voye; outre cela il n'y a pas grand monde ici. La première chambre est occupée par un homme de qualité, qui s'est marié en secret, & qui ne vient ici que deux ou trois fois la semaine; & la femme, qui n'est qu'une simple Demoiselle, n'y vient jamais qu'il n'y soit, & ils

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

Lrv. IV.
CHAP LII.

Le mari
prudent.

font environ une heure ou deux ensemble. Pour les autres, ce sont des gens qui sortent dès le matin, & qui ne reviennent que le soir. Je ferai tout au contraire, reprit Justin, lorsque je serai dans cette ville. Je viendrai ici le matin & en ressortirai le soir, parce que j'ai quelques affaires qui ne me permettent pas de paroître pendant le jour, ni de rester chez un parent où je couche; ainsi, dit-il, je ne vous incommoderai pas beaucoup, que pour aller me faire apporter à manger, & dès demain matin je viendrai prendre possession de votre chambre: & en même tems il lui donna de l'argent pour arres. Il ne manqua pas dès le lendemain d'aller seul dans ce nouveau logis. Il avoit dit chez lui qu'il ne reviendroit que le soir, qu'on ne l'attendît pas à dîner. Il s'étoit déguisé comme la veille, & avoit renvoyé ses gens en entrant chez un ami. Si-tôt qu'il fut arrivé, il chercha le moyen de voir ce qui se passeroit dans la chambre qui étoit sous la sienne, & n'en trouva point d'autre que de lever un carreau le plus proprement qu'il put. Après cela, en s'amusant à lire pour soulager son inquiétude, il attendit l'arrivée de sa femme & de son amant jusques vers les cinq heures du soir: il les vit faire collation seul à seul, & tout ce qu'un homme & une femme peuvent faire ensemble.

Messieurs, qui m'écoutez, je suis persuadée qu'il n'y en a pas un parmi vous qui

n'eût joué ici des couteaux , & qui ne fût venu poignarder dans le moment la Dame & le Monsieur. Justin fut plus sage que vous n'auriez été , & s'il en agit autrement , ce ne fut pas faute de courage , car ses actions ont témoigné en d'autres occasions , que le fer & le feu ne l'épouvantoient pas ; mais ce fut uniquement par prudence , que sans paroître , ni faire aucun bruit , il vit tout ce qu'un homme trahi peut voir de plus injurieux & de plus accablant ; il les entendit se donner un rendez vous à deux jours de là pour aller se promener ensemble à une maison de plaifance qui étoit à deux lieues.

Il ne fortit de cette maison que fort tard & long-tems après eux ; & ayant rêvé long-tems au parti qu'il avoit à prendre , il commença , sous prétexte d'incommodité à faire lit à part ; mais sa plus grande mortification fut les careffes dont sa femme l'accabla. Il lui laiffa la liberté d'aller à son rendez-vous , où il l'y suivit encore déguifé : & comme les amans n'avoient aucune défiance de lui , ni de qui que ce foit , il lui fut facile de remarquer toutes leurs actions : il entra même dans l'endroit où ils firent collation , & remarqua tout ce qui s'y paffoit , qui n'étoit qu'une fuite de leur intelligence.

Il revint chez lui où elle arriva peu après ; ils se mirent à table & soupèrent fans qu'il lui dît rien du tout qui pût lui donner matière de foupçon devant les domestiques ;

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

LIV. IV
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

mais après qu'ils furent retirez , il lui demanda où elle avoit passé l'après-midi. Elle ne lui répondit pas juste ; c'est pourquoi il se fit un plaisir de la faire couper de rechef dans ses défaites. Ne continuez pas vos impostures davantage, Madame lui dit-il avec un ris moqueur, elles me font peine à moi-même ? que n'avouez-vous tout d'un coup que vous avez été seule avec Verville vous promener à tel endroit. Après cela il lui particularisa si bien tout, qu'elle connut bien qu'il en étoit parfaitement instruit. Il ne lui parla nullement de la chambre, ayant ses raisons pour se taire sur cet article ; mais du reste il la mit dans l'impossibilité de rien nier. Elle se jeta aux pieds de son mari, & lui fit toutes les protestations imaginables. Il se contenta de l'écouter, & de lui dire qu'il ne s'y fioit plus après avoir été une fois trompé ; que désormais elle pouvoit agir à sa maniere, & qu'il ne la consideroit plus assez pour prendre part par la suite à ses actions ; que tout ce qu'il lui demandoit étoit de faire l'amour sans consequence, & de sauver sa conduite par les apparences ; qu'en son particulier pour éviter l'éclat & le scandale, il ne prendroit point d'autre vengeance d'elle que de la mépriser comme une malheureuse. Il ne parla pas même de l'aventure à son beau-pere, & depuis ce tems-là il n'eut rien de commun avec Sylvie que la table, & peu-à-peu, sans affectation

& sur des fujets qu'il fit naître, il lui changea tout son domestique.

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
Prudent.

Jamais femme n'a été plus mortifiée que celle là le fut du mépris que son mari faisoit d'elle; elle se jetta vingt fois à ses pieds, mais inutilement, pour obtenir son pardon; il ne voulut jamais revenir, afin, lui disoit il d'un air dédaigneux, de ne pas servir de manteau à autrui. Verville s'étoit éloigné, & elle paroïssoit n'avoir plus de commerce avec lui; mais son époux n'en fut pas plus indulgent, & soutint plus de six mois son rôle d'époux implacable & sans retour. Il avoit d'autant plus de sujet de ne se point démentir, qu'il sçavoit que la chambre qu'ils avoient louée dans la même maison où il en avoit loué une autre, étoit toujours payée par les gens prétendus secrettement mariez; ce qui avoit été cause qu'il avoit aussi toujours retenu la sienne.

Après plus de six mois d'absence Verville revint, & Justin qui le sçut, observa de si près sa femme, qu'il apprit qu'elle alloit dans la maison en question. Il ne fut plus maître de lui; cette intrigue soutenue si longtemps par sa femme, lui fit connoître qu'elle ne méritoit plus ses menagemens. Il alla trouver Cleon, lui fit un rapport sincere de toute la conduite de sa fille, de ce qu'il en avoit vû lui-même, & de tout ce qu'il en avoit souffert, & conclut par offrir à son beau-père de lui faire voir les choses à lui-

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

même de ses propres yeux , & le pria que cela fût ; faute de quoi il lui protesta de le faire voir à d'autres , pour s'en faire rendre justice malgré tout l'éclat que cela pourroit faire , au lieu que s'il vouloit en être convaincu seul , & servir de Juge à sa fille , cet odieux secret ne passeroit pas sa famille , & n'en seroit point diffamée.

Ce parti étoit trop juste & trop prudent pour n'être pas suivi. Cléon connoissoit son gendre pour homme incapable d'ajouter une syllabe à la vérité ; cependant tout certain par-là du désordre de sa fille , il ne laissa pas de lui dire qu'il vouloit tout voir de ses yeux , & qu'il n'en croiroit point d'autres témoins. C'étoit ce que son gendre demandoit , & ne le remit pas plus tard qu'au jour même , de peur d'accident. Il résolut de ne point du tout quitter son beau-pere . & écrivit chez lui qu'on ne l'attendît point à dîner , ni même à souper , ayant des affaires qui le retiendroient chez Cleon toute la journée.

Si-tôt qu'ils eurent dîné ils allèrent ensemble dans cette chambre , où ils ne furent pas long-tems sans entendre ouvrir celle de dessous. Ce fut Verville qui entra le premier envelopé dans un gros manteau gris , sous lequel il y avoit un panier rempli de tout ce qu'il falloit pour faire collation ; il couvrit lui-même la table , & tout étant fait , il but un coup & se mit auprès du feu , un livre à la main. Une demie-heure ou environ

ron après , Sylvie entra enveloppée dans une cape , telle qu'on en portoit en ce tems-là , une jupe retrouffée , & enfin si bien déguisée , que Cleon ne put la reconnoître que lorsqu'elle eut ôté sa cape , & laissé tomber sa jupe. Il ne put pour lors en douter. Elle étoit coëffée en cheveux , & n'avoit qu'une simple robe sans corps. Cleon vit les caresses qu'ils se firent en s'abordant , & enfin voyant qu'ils se joignoient de fort près , il descendit promptement en tirant son gendre après lui ; ils entrèrent tous deux dans la chambre en même tems , & surprirent les deux amans.

Justin qui s'étoit armé , leur porta à chacun un pistolet à l'estomac , en menaçant de tuer le premier des deux qui branleroit. Je suis au désespoir , Monsieur , dit-il à Cleon , de vous faire voir un objet aussi désagréable & pour vous & pour moi que celui que je vous présente ; mais ayez la bonté de vous souvenir que vous m'avez dit que vous ne croiriez jamais rien au désavantage de la vertu de votre fille que vous ne le vissiez de vos propres yeux ; il a falu vous convaincre , & je n'ai pu me dispenser de le faire. Le bonheur qu'elle a d'être votre fille , lui a sauvé la vie , que je pouvois me sacrifier sans en craindre les suites ; je vous la remets pour en faire tout ce qu'il vous plaira , vous assurant que je n'y prens plus aucune part. Pour son amant , je lui pardon-

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

ne de tout mon cœur , & ne lui demande pour toute reconnoissance de la vie que je lui laisse, qu'un secret inviolable sur ce qui s'est passé. Monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole à Verville, retirez-vous; mais comptez que la première indiscretion vous coûtera la vie.

Verville, qui auroit voulu être bien loin, gagna la porte : mais il ne sortit pas si-tôt qu'il l'auroit voulu ; parce qu'il fut arrêté par Cleon qui étoit resté immobile sur un siège les larmes aux yeux , tant l'état où il avoit vû sa fille lui avoit été sensible. Monsieur, lui dit-il en le retenant, & en lui montrant Justin , rendez graces à Monsieur de la vie qu'il vous sauve ; car si vous aviez eu affaire à moi, ou qu'il ne vous eût pas accordé votre pardon , vous ne sortiriez d'ici que par la fenêtré avec cent coups de poignard dans le cœur. Il vous a demandé le secret, & moi je vous ordonne de plus de sortir de la Province dans vingt-quatre heures, & de n'y jamais remettre le pié ; sinon comptez que vous êtes perdu ; je n'ai rien à vous dire davantage, retirez-vous.

Après cela Verville sortit , & dans la crainte où il étoit que Cleon & Justin ne changeassent de sentiment , il ne passa chez lui que pour prendre de l'argent & monter à cheval ; & depuis ce tems-là il n'a pas remis le pié dans la Province , & n'a eu garde de l'y remettre tant qu'il a vécu. Pour

vous , malheureuse , poursuivit Cleon en parlant à Sylvie , je me réserve votre punition ; j'aurai soin de vous faire faire pénitence. Je vous rends graces , Monsieur , continua-t-il , en s'adressant à son gendre , de la bonté que vous avez eue de l'épargner & de sauver l'honneur de toute ma famille , & le mien en particulier. Vous avez raison de croire que le vôtre y étoit intéressé ; mais que ce soit à lui que je doive le mien , je vous promets de n'être point ingrat de votre discrétion. Je vous regarde toujours comme mon fils , & n'ayant pour tous enfans que cette misérable , indigne d'être ma fille , & que je destine à une prison éternelle , vous pouvez compter surtout mon bien , dont je vous fais présent dès maintenant , & dès demain je vous en passerai la donation.

Après cela il voulut sortir , & conduire Sylvie dans le moment même entre quatre murailles. Non , Monsieur , lui dit Justin en l'arrêtant , nous n'avons jusqu'ici fait aucun éclat , n'en faisons point encore ; si vous la méniez présentement , on chercheroit le sujet d'une absence si prompte , & cela donneroit matière à soupçon. Prétex-tons son éloignement , & reculons-le du moins jusqu'à demain ; vous pourrez d'un esprit raffiné me demander en présence de mes domestiques la permission pour elle d'aller passer quelque tems à la campagne ;

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

j'y consentirai , & vous la mènerez où il vous plaira.

Pendant tout ce tems-là, Sylvie resta aux piés , tantôt de son époux, tantôt de son pere , dans un état digne de compassion. Ils ne jettèrent seulement pas les yeux sur elle ; enfin elle tomba en foiblesse sur le carreau. Le pere qui sentit à cette vûe les mouvemens de la nature , tomba comme elle ; de sorte que c'étoit un triste spectacle que cette scène. Justin en fut attendri, mais il eut assez de force sur lui-même pour cacher son trouble & son émotion ; il secourut Cleon , & le voyant remis il le laissa avec sa fille qu'il renvoya chez elle , en lui défendant de rien faire voir de sa tristesse , & lui ordonnant de se contraindre si bien que qui que ce soit ne pût s'appercevoir qu'il lui fût rien arrivé d'extraordinaire.

Le lendemain étant à table tous trois avec encore d'autres gens de leur connoissance , elle demanda elle-même à Justin la permission d'aller passer quelque tems à une terre de son pere , à plus de vingt-lieues de-là. Elle lui fut accordée , Cleon se chargea de l'y conduire. Ils partirent en effet le lendemain dans une chaise de poste avec deux domestiques , que Cleon congédia avant son retour , afin que personne ne sçût où elle étoit. Il la mit dans un couvent où elle est restée plus de dix-huit mois à demander pardon au Ciel des défordres de sa vie , & à le

prier de fléchir l'esprit de son mari , à qui elle écrivoit très-souvent.

LIV. IV.
CHAP. LII.

Ses prières furent enfin exaucées. Justin peu de tems après alla trouver Cleon , & le pria de lui rendre Sylvie. Le pauvre vieillard ne put cacher la joye que cette demande lui donnoit. Eh bien Monsieur , lui dit-il , en l'embrassant , vous êtes-vous bien consulté ? je suis prêt à vous la rendre , & j'espère que dans la suite elle vous donnera tous les sujets du monde de vous louer d'elle. Je suis charmé de la demande que vous m'en faites. Je ne vous cache pas que c'est la joye la plus sensible que j'aye ressentie de ma vie ; je mourrai content si je vous vois réunis ; comme au contraire je mourrai de douleur si la réunion n'est pas parfaite. Pardonnez , Monsieur , à sa jeunesse les injures qu'elle vous a faites ; oubliez tout ce qui s'est passé , & la regardez comme une autre femme , puisqu'en effet vous la retrouverez toute autre. Promettez-moi cela , Monsieur ; & nous irons la requérir ensemble.

Le mari
prudent.

Justin le lui ayant promis , ils montèrent tous deux en carrosse pour aller au couvent où elle étoit. Cleon ne prit que le tems d'écrire à la Supérieure de ce couvent qu'ils partoient , & de quelle manière elle devoit la faire sortir pour qu'elle vint les trouver dans l'hôtellerie qu'il leur indiqua. Il fit partir un homme exprès , avec ordre d'aller

LIV. IV.
CHAP. LII.
Le mari
prudent.

plus loin , afin qu'il ne se doutât de rien , & ne les rencontrât pas comme il auroit fait s'il étoit revenu sur ses pas ; après quoi ils partirent. Pendant le chemin , le beau-pere félicita son gendre d'avoir eu la prudence de ne point faire éclater ses chagrins domestiques , & blâma ceux qui le faisoient , parce qu'outre qu'ils se rendoient la risée du public , ils se mettoient hors d'état eux-mêmes de suivre des sentimens plus doux lorsque leur cœur étoit changé. Ce fut là le sujet de leur conversation , qui ne finit que lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtellerie. Ils n'y furent pas long-tems , que Sylvie y arriva aussi dans un carrosse de voiture ; comme si elle venoit de plus loin , & ce carrosse fut renvoyé si-tôt qu'elle eut mis pié à terre.

Ils descendirent , & allèrent au devant d'elle , pour toujours sauver les apparences , & défendirent à leurs gens de remonter qu'on ne les appellât ; de sorte qu'ils n'entrèrent qu'eux trois dans la chambre. Si-tôt qu'elle y fut , elle se jeta aux pieds de son époux , qui la releva ; elle en fit autant à son pere , qui la laissa à ses pieds tout le tems qu'il fut à lui faire une fort sévère réprimande , qu'il finit par lui dire de demander pardon à Dieu pendant toute sa vie des fautes qu'elle avoit faites , & de supplier son époux de les oublier , & d'y contribuer elle-même par une conduite toute

opposée à celle qu'elle avoit tenue. Tenez, Monsieur , continua ce bon vieillard en la relevant, & en la présentant à son gendre, voilà votre femme que je vous rends , & quoique vous ne la repreniez qu'à ma prière, oubliez que je suis son pere , & n'ayez pour elle aucune considération qu'elle ne s'en rende digne. Et vous, misérable, lui dit-il , comptez qu'après avoir trouvé dans moi un pere trop bon & trop facile , vous n'y trouverez qu'un ennemi irréconciliable & un Juge sévère , si vous donnez jamais le moindre soupçon ou le moindre sujet de plainte. Enfin il la remit entre les mains de Justin , aux pieds de qui s'étant jettée une seconde fois , il la releva les larmes aux yeux , & l'embrassa. Le beau-pere se mit de la partie, si bien qu'ils restèrent tous trois quelque tems dans les bras l'un de l'autre. Je vous reprens , Madame, lui dit enfin son époux , je consens d'oublier tout ce qui s'est passé, & je l'oublie bien sincèrement, oubliez-le de même, & tâchons vous & moi , de ne nous donner jamais l'un à l'autre sujet de nous en souvenir. Elle ne répondit que par ses larmes , & son pere qui n'en attendit pas d'autre réponse , la tira de l'embarras où elle étoit en s'adressant à Justin : C'est une nouvelle femme que vous prenez , lui dit-il , il est juste qu'elle vous apporte une nouvelle dot ; & puisque vous n'avez point voulu accepter le don de

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

LIV. IV.
CHAP. LII.

Le mari
prudent.

tout mon bien pendant ma vie, il fera à vous après ma mort ; cependant en voici des arrés que je vous donne, vous m'offenseriez de les rebuter, je vous supplie de les accepter comme le gage d'une réconciliation sincère. Justin qui connoissoit le génie de Cleon, accepta ce qu'il lui présentoit ; & enfin ils revinrent de campagne dans leur demeure ordinaire. Le beau-pere les obligea peu de tems après à venir demeurer avec lui, tant pour avoir la consolation de les voir, que pour être toujours à portée d'examiner les actions de sa fille. Comme elle étoit véritablement changée, elle fut ravié de demeurer dans un endroit qui pût lui servir auprès de son époux de caution de sa conduite ; elle n'avoit pas plus de dix-neuf ans lorsque cette réconciliation se fit ; ainsi on ne peut pas dire que ce fût l'âge qui l'eût retirée ; on ne peut pas dire non plus que ce fût le regret de la mort de son amant, puisqu'il ne fut tué à l'armée que dix ans après, & depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis plus de vingt-cinq ans, elle a vécu & vit encore d'une manière toute sainte ; ensorte qu'on la regarde comme un modèle de perfection : tous les gens qui la connoissent la regardent avec admiration. Elle est une des plus honnêtes & des plus vertueuses femmes qu'il y ait en France ; du moins elle est la plus retirée dans son domestique.

Voilà,

Voilà, Messieurs, continua la Marquise, l'histoire que je vous avois promise, & à laquelle je n'ai ajouté aucune circonstance de mon invention. La morale qu'on peut en tirer, est qu'un honnête homme qui a le malheur d'avoir une femme infidèle, doit se contenter de la mépriser, & sauver les apparences, supposé que le désordre de cette femme soit secret; mais s'il est public, il doit la quitter pour toujours. On en peut inférer encore, que les peres & les meres devroient consulter l'inclination de leurs enfans avant que de les engager pour toute leur vie dans un état tel que celui du mariage; mais la meilleure instruction qu'on en peut retirer, c'est qu'une femme ne doit jamais mettre sa vertu à l'épreuve.

Vous m'avouerez, s'il vous plaît, Messieurs les Espagnols, que cette modération de Justin est bien plus chrétienne & bien plus à louer que cet usage du poignard & du poison, si familier en Italie & parmi vous.

Puisque Madame & ces Messieurs, reprit le Duc de Medoc après que la Marquise eut cessé de parler, nous ont avoué avec sincérité le génie de leur nation, il est juste de leur rendre le change, & d'avouer qu'il est bien plus chrétien de pardonner que de se venger, & qu'ainsi leurs maximes sont préférables aux nôtres; cependant nous ne sommes pas les seuls qui nous servions du poignard lorsque nous surprenons nos fem-

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

mes en flagrant délit, les François aussi-bien que nous s'en servent assez souvent ; & quoi-que cela soit absolument condamnable, il semble qu'il soit permis de le faire , parce qu'on suppose qu'un homme n'a pas pû résister aux mouvemens impétueux de la nature, ni à la rage qu'un pareil objet lui a inspirée. Il est vrai que quand ce meurtre est prémédité , il est sans excuse. Cependant l'usage s'en est introduit parmi nous , & s'est rendu , non seulement tolérable , mais encore familier , & cette vengeance odieuse semble être autorisée par l'impunité. La maxime des François me paroît bien plus sage que la nôtre ; elle pardonne le meurtre dans le moment en faveur des premiers mouvemens de colére ; mais elle punit le poison & le poignard comme un assassinat, puisque c'en est un en effet.

CHAPITRE LIII.

Belle morale du Seigneur Don Quichotte.

LE héros de la Manche n'avoit garde de demeurer muet dans une si belle occasion d'étaler sa morale. J'avois résolu de ne traduire aucun de ses Sermons, & de les fauter tous ; mais celui qu'il fit dans cette rencontre m'a paru si beau & si plein de bon sens, que je n'ai pas crû devoir en pri-

ver le Lecteur. Il prit la parole après le Duc, voici ce que Cid Ruy Gomez lui fait dire.

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

Vous n'avez fait que me prévenir, Monsieur, lui dit-il, car j'allois parler à Madame avec la même sincérité que vous avez fait, & j'aurois ajouté que ce qui me surprend le plus, c'est que les maris Espagnols veulent que toute la raison soit de leur côté, & tout le tort de celui des femmes; cependant s'ils s'examinent bien, ils verroient que ce n'est que leur amour propre qui les joue en leur persuadant une chose si fausse : je m'explique. Ils jugent qu'une femme infidèle est digne de mort, & le plus souvent ce sont eux-mêmes qui en font la partie, le Juge & le Bourreau; ils ne leur font aucune grace, & la seule qu'elles puissent trouver, c'est une retraite dans un Couvent lorsqu'elles peuvent s'y jeter, ou bien dans un autre asyle où leurs maris ne peuvent porter, ni leur vengeance ni leurs fureurs. Ce crime est pour eux un crime sans pardon, sans quartier & sans retour. Et quoiqu'ils punissent leurs femmes avec tant de sévérité, ils se donnent à eux mêmes toutes sortes de licences. En effet, y a-t-il un Espagnol, qui outre sa femme n'ait encore une maîtresse publiquement entretenue, & quelquefois plusieurs; Y en a-t-il aucun qui ne se fasse honneur de ses amourettes, quoiqu'elles ne soient qu'un désordre effec-

Liv. IV.
CHAP.
LIII.

tif? & enfin y en a-t-il aucun qui voulût se retrancher tout à-fait dans son domestique, à moins que ce ne soit dans les premières ardeurs d'un mariage, ou tout-à-fait dans un âge de retour? N'est ce pas là avouer qu'il n'y a pour eux que la force qui impose la loi, puisqu'ils sont par leur propre confession, beaucoup plus condamnables que leurs femmes, en demeurant d'accord que comme l'homme a l'esprit incomparablement plus fort que celui d'une femme, qui, à ce qu'ils disent, n'est rempli que de foiblesse, il doit par conséquent employer cette force d'esprit à combattre ses passions & à vaincre ses tentations qui l'agitent. Les maris doivent donc montrer l'exemple qu'ils veulent que d'autres suivent; & s'ils prétendent ne pouvoir pas résister à ces tentations, comment veulent-ils qu'une femme plus foible qu'eux y résiste?

Je dis encore plus, c'est que certainement le crime est plus grand devant Dieu pour eux que pour elles, & je me fonde en cela sur ce que tout au moins une femme ne fait que peu ou point de scandale par le secret qu'elle tâche de garder dans ses intrigues, & qu'eux y vont tête levée, & qu'ainsi outre le scandale public qu'ils causent, ils donnent à la jeunesse un mauvais exemple. C'est peu à mon sens pour leur justification, que de dire, que la mauvaise conduite d'une femme attire après elle plus de défor-

dres que celle d'un homme , parce que disent-ils , une femme qui reçoit entre ses bras un autre que son mari , met dans sa famille des héritiers qui ne lui font de rien , & qu'ainfi outre le crime d'infidélité , elle fait encore un vol. Ne le font-ils pas eux-mêmes ce vol ? & si c'est-là la raison pour laquelle ils ne veulent pas que leurs femmes ayent commerce avec d'autres qu'avec eux , pourquoi font-ils leur possible pour avoir commerce avec d'autres femmes que les leurs ?

Ne devoient-ils pas se souvenir , qu'outre le précepte divin qui attache la femme au mari , & réciproquement le mari à la femme , la fidélité conjugale est d'aussi ancienne datte que le monde , où Dieu ne créa qu'une seule Eve pour Adam , tout de même qu'il n'avoit créé qu'un seul Adam pour Eve ? Certes , si Dieu avoit prétendu qu'un seul homme eût eû l'usage de plusieurs femmes , il ne se seroit pas borné à n'en créer qu'une pour Adam , il lui auroit encore donné d'autres compagnes ; & si par la suite des tems la multiplicité des femmes fut permise , ce ne fut uniquement que pour favoriser la multiplication du peuple ; mais non pas pour fomenter la concupiscence des hommes.] Outre cela , s'il m'étoit permis d'entrer dans les vûes de Dieu , je dirois que cet assemblage d'un seul homme & d'une seule femme dans le Paradis Terrestre , prouve sensiblement que Dieu voulut

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

faire voir dès le commencement du monde, que l'homme devoit se borner à la possession d'une seule femme, comme une femme doit se borner à la possession d'un seul homme, & que ceux qui en usent autrement vont directement contre les décrets de sa providence & de sa sagesse divine.

Je ne comprends pas comment un homme qui a du bon sens & de la raison, & qui connoît les engagements où il est entré par le mariage, veut exiger de sa femme plus de fidélité qu'il n'en a pour elle. Cependant ce qui n'est pour lui qu'une galanterie, à ce qu'il croit, passe dans son esprit pour un crime irrémissible dans sa femme, & la vengeance qu'il en tire est tout à fait indigne d'un cœur généreux. La véritable générosité ne consiste qu'à humilier ceux qui résistent, à vaincre ceux qui se défendent, & à pardonner à ceux qui sont à notre discrétion; elle ne gît pas, dit-il, dans la vengeance, mais à ne pas se servir du pouvoir qu'on a de se venger; cela étant, est ce un honneur pour un homme de poignarder ou d'empoisonner une femme, qui pour toute défense n'a que des larmes & des gémissemens impuissans? La vengeance qu'ils prennent des amans de leurs femmes ne leur est pas plus honorable, parce que c'est ordinairement un assassinat. Plusieurs hommes préparés, devroient-ils se jeter sur un seul qui ne se doute de rien, qui étant surpris le plus sou-

vent défarmé , n'a le tems ni le moyen de se défendre ? Oui , poursuit notre héros en colère, les François ont à mon sens un fond de générosité & de probité que les Espagnols n'ont pas ; je l'avoue à la honte de la nation , mais la vérité me force à faire cet aveu.

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

Il feroit à fouhaiter pour nous , Seigneur Chevalier , lui dit en riant la Duchesse de Medoc , que nos maris fussent Chevaliers errans , ou qu'ils eussent vos sentimens , nous en serions mille fois plus heureuses. Ils en seroient plus heureux aussi devant Dieu & devant les hommes , reprit Don Quichotte ; devant Dieu puisqu'ils lui tiendroient la promesse qu'ils lui ont faite à la face des Autels de garder la fidélité à leurs épouses , comme ils veulent que leurs épouses la leur gardent , & devant les hommes , parce qu'on ne verroit point parmi eux ces haines invétérées qui passent de pere en fils , & qui semblent être éternelles , contre les exprès Commandemens de Dieu. Les assassins ne seroient point si fréquens , les crimes seroient plus d'horreur , & l'Enfer n'engloutiroit pas les ames de ceux qui étant surpris de la mort , sans s'y être préparés , ne peuvent mériter leur salut par une sincère pénitence dans une plus longue vie.

Je ne puis m'empêcher , poursuit notre héros , de reprendre dans nos Espagnols cette inclination qu'ils ont à la vengeance , qui étant réservée à Dieu seul , comme ils

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

le disent eux-mêmes, parce que c'est le morceau le plus friant & le plus délicat, & qui est seul digne de lui, ils osent cependant par une fureur impie partager avec lui ce qu'il s'est réservé à lui seul. N'est-ce pas vouloir par un orgueil damnable s'égalier à lui, que de prétendre attenter ainsi sur ses droits? On ne peut pas disconvenir que les anciens Chevaliers errans n'aient été des hommes parfaits & des modèles de vertu: qu'on m'en cite quelqu'un qui ait manqué de fidélité à sa maîtresse ou à son épouse. Nos Espagnols ne devroient-ils pas se faire aussi-bien qu'eux un point d'honneur de leur fidélité & de leur constance? Il n'y a qui que ce soit qui ne soit sujet à être tenté, cela est même assez ordinaire; mais quoiqu'il soit difficile, il n'est pas impossible de résister à la tentation & aux appétits défordonnés que peuvent donner une belle fille ou une belle femme qui vient s'offrir; il faut appeler à son secours toute sa raison & l'idée de la Dame de son cœur, & sans doute on en sortira à son honneur. Notre héros dit cela avec un visage si content & si rempli de lui même, que la Duchesse de Medoc vit bien qu'il songeoit à Altifidore. J'ajouterai, poursuivit-il, que la conduite de nos Espagnols sur ce sujet, est une chose étonnante. Ils disent qu'il leur est impossible de résister à la tentation, & veulent que des femmes y résistent, quoi-

qu'ils les estiment remplies de foiblesses ; ils prétendent que la vûe d'une belle se rend tout d'un coup si bien maîtresse de leur cœur, qu'ils ne peuvent se défendre de ses caresses empoisonnées, & ôter de leur esprit l'idée que leurs charmes y ont imprimées. Si cela est, par quelle raison prétendent-ils que l'aspect d'un homme ne fasse pas la même impression sur le cœur d'une femme ? Je dirai bien plus, si eux qui s'attribuent la fermeté, sont si facilement vaincus, comment des femmes qui n'ont que de la foiblesse s'empêcheroient-elles de succomber, puisqu'avec cela cette impression est bien plus vive & bien plus forte dans leur cœur que dans celui des hommes ; parce que la douceur d'esprit d'une femme, la porte naturellement à la tendresse : Je ne veux point d'autre exemple que celui d'Angélique ; que devint-elle si-tôt que Médor parut à ses yeux ? L'amour dans le cœur d'une femme est toujours plus impétueux & plus violent que celui d'un homme ; & pour preuve de cela, c'est qu'on voit peu d'hommes, mais plusieurs femmes mourir d'amour, témoin Didon pour Enée, Isabelle pour Zerbin, & mille autres que je passe sous silence. C'est donc une tyrannie aux hommes de vouloir obliger des esprits plus foibles que les leurs avoir plus de fermeté qu'ils n'en ont eux-mêmes ; & c'est une cruauté & une barbarie, de punir dans autrui des fautes

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

qu'on commet soi-même, pendant qu'on ne les regarde dans soi que comme une galanterie dont on se fait honneur,

On avoit crainct que le héros de la Manche, par la citation de ses Romans ne se jettât dans les abîmes sans fond de la Chevalerie errante; mais loin de cela il raisonna toujours, comme on le voit, de fort bon sens. Les Espagnols ses auditeurs ne lui répartirent rien, crainte de dispute; & les François & les Dames qui avoient fort goûté & approuvé ce qu'il avoit dit, se regardoient l'un l'autre, & ne sçavoient que penser d'un homme, qui ne passant dans leur esprit que pour un fou, parloit néanmoins si à propos, & méloit dans ses discours une morale si pure & chrétienne parmi tant d'impertinences.

J'ai dit que c'étoit ordinairement le sujet de leurs conversations, qui pour cette fois fut poussé plus loin qu'il ne l'avoit encore été. C'étoit la veille du départ de toute la compagnie du château de la Ribeyra; & comme le Curé du village des Chevriers où Valerio avoit été porté, venoit prendre congé de lui & de la Comtesse Eugenie, & qu'il étoit présent à tout ce que Don Quichotte avoit dit, il ne peut s'empêcher de l'approuver, & convint que le péché devant Dieu étoit en effet plus grand pour les hommes que pour les femmes & en donna une raison qui parut très juste, sçavoir que rarement les fem-

mes font les premières démarches ou avances d'une aventure, & qu'il est bien plus difficile de se défendre que d'attaquer; au lieu que les hommes, qui attaquent toujours & ne se rebutent point par les refus, marquent un esprit diabolique, non seulement en offensant Dieu dans le cœur par un dessein constant & persévérant de l'offenser, mais aussi en poussant & en obligeant les autres de l'offenser avec eux; ce qui étoit un péché prémédité, un péché raisonné, un péché d'action & de volonté, & par conséquent tellement atroce qu'il n'y avoit que la miséricorde de Dieu qui pût le pardonner.

Voilà la morale que j'ai trouvée dans mon original Espagnol, & que j'ai trouvé à propos de traduire en François, comme quantité d'autres, parce qu'elle m'a paru juste, naturelle & capable de faire impression sur l'esprit du Lecteur, particulièrement s'il a la crainte de Dieu & son salut en recommandation, sans parler de son honneur, qui n'est jamais réel & véritable; s'il n'a pour fondement la probité.

Après cette digression je retourne à Don Quichotte, qui releva encore ce que le Curé venoit de dire. Ajoutez, Monsieur, lui dit-il, qu'un homme qui jette une femme dans le désordre, est cause de la perte du plus parfait ouvrage qui soit sorti des mains de Dieu. Ah! Monsieur, lui répar-

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

tit le Curé, sans le respect que je dois aux Dames qui m'écoutent; vous me permettez de vous dire que votre sentiment choque celui de tous les Théologiens & de tous les Physiciens ou Naturalistes, qui tous unanimement donnent la préférence à l'homme, & conviennent que la femme n'est qu'un informe composé de la nature. L'Écriture-Sainte même élève l'homme au-dessus de la femme, lorsqu'elle dit qu'il en est le chef, & qu'elle ordonne aux femmes d'être sujettes à leurs maris. Tout beau, Monsieur, repliqua notre Chevalier, laissez-moi vous répondre. Pour l'Écriture, il est vrai qu'elle ordonne à la femme d'obéir à son mari; mais elle ordonne aussi au mari de tout quitter pour s'attacher à sa femme, & ne lui permet pas d'en rechercher d'autres; elle dit que le mari est le chef de la femme, cela est encore vrai; mais le chef ou la tête n'est pas la plus noble partie du corps, c'est le cœur. Mais sans parler de l'Écriture, voici quel est mon raisonnement pour prouver que la femme est plus parfaite que l'homme.

À l'égard des Théologiens & des Philosophes qui soutiennent le contraire, je n'en dirai qu'un mot, c'est qu'ils étoient, & sont encore hommes remplis d'amour propre: ainsi il n'y a pas à s'étonner que de leur autorité privée ils se soient donné la préférence; mais la raison qu'ils ont eu de

décider en leur faveur, n'est pas convaincante pour moi. Remontons plus haut & vous verrez mon argument. Quand Dieu créa le monde, il fit tous ses ouvrages de plus parfait en plus parfait; c'est de quoi vous ne pouvez pas disconvenir: Ne regardons que les especes animées; il créa les animaux avant que de créer Adam, qui étoit plus parfait qu'aucun autre animal; il créa Adam avant Eve, & si j'ose me servir de ce terme, Adam fut le modèle d'Eve. Adam ne fut formé & pétri que de boue, cette boue s'étoit amollie par l'attouchement des doigts de Dieu, & par le mélange de la salive de Dieu. La nature de cette boue se changea en une espece plus noble & plus parfaite. Dieu tira une côte d'Adam pour former Eve; donc Eve ne fut point formée de boue, mais d'une matière plus excellente; Eve fut créée après Adam, & fut le terme des ouvrages de Dieu, donc elle étoit plus parfaite qu'Adam, puisque Dieu créa tout de plus parfait en plus parfait. Il me semble que toutes les parties de mon argument se suivent, & que la conséquence que j'en tire est juste & naturelle, & par conséquent convaincante.

Le Curé alloit relever un raisonnement si captieux, & la dispute n'en seroit pas demeurée-là, si Sancho lui avoit donné le tems de prendre la parole; mais une pinte de vin qu'il avoit dans la tête, ne lui permit pas

liv. IV.
CHAP.
LIII.

de garder le silence plus long-tems. Tout beau. Monsieur, dit-il à son Maître en l'interrompant, n'allez pas parler de même devant ma Mauricaude ; vous augmenteriez encore la bonne opinion qu'elle a d'elle ; elle m'a dit mille fois que je ne suis qu'une bête, qu'un animal ; vraiment elle me diroit bien cette fois-là que Dieu m'a mis au monde avant Adam. Votre femme est donc méchante, Chevalier Sancho, lui demanda la Duchesse, puisque vous vous en plaignez ? Pardi, Madame, répondit Sancho, elle est tout comme les autres femmes. Comment comme les autres femmes, reprit la Duchesse ? croyez-vous qu'elles soient toutes méchantes ? Mon Dieu, Madame, lui répliqua Sancho, ne remuons point l'eau qui dort, laissons-là les femmes telles qu'elles sont, & la mienne comme les autres. Monseigneur Don Quichotte prend leur parti, parce qu'il n'en a pas, s'il en avoit une il parleroit autrement. Et comment en parleroit-il, lui demanda le Duc ; Ma foi, Monseigneur lui répondit Sancho, il en parleroit comme moi. Dites-nous donc ce que vous en pensez, lui dit le Comte Valerio. J'en pense, répliqua Sancho, que.... Je ne veux rien dire à cause de ces Dames qui m'écoutent. Au contraire, ami Sancho, lui dit la belle Dorothée, dites tout ce que vous pensez, nous vous en prions toutes, & cela servi-

ra à nous faire connoître nos défauts pour nous en corriger. Vous ne ressemblez donc pas à ma femme qui ne se corrige de rien , leur dit-il. Mais enfin que pensez-vous de toutes les femmes , lui dirent-elles toutes en même tems ? J'en pense , leur dit-il, qu'Adam fut formé de boue , puisque boue y a ; mais que Dieu se servit de la plus dure de ses côtes pour former Eve , & qu'il commença par la tête , car les têtes des femmes sont dures comme le diable , sur-tout celle de la mienne.

Tout le monde se mit à rire de la réponse de Sancho ; mais Don Quichotte outré de son effronterie , lui dit qu'il ne devoit pas parler des femmes comme il en parloit, sur-tout devant les Dames qui l'écoutoient. Pardi , Monsieur , répondit Sancho , avec une pointe de colére , elles m'ont forcé de parler , & puis au fond je ne me plains pas de ces Dames , & ne prétends point les offenser ; mais j'entends dire par tant de gens que leurs femmes ont des têtes de fer , & d'ailleurs la mienne en a une si forte , que je m'imagine qu'elles se ressemblent toutes , & que c'est queussi queusmi ; & de plus avec tout cela je ne me plains que de ma femme , parce que je n'en ai qu'une , & je crois que tous les autres aussi bien que moi ne se plaignent que de la leur , parce qu'ils n'en ont pas deux. En un mot , Monsieur , voyez-vous , chacun sent son mal ; tous les fouliers du monde paroissent bons & bienfaits , & il

LIV. IV.
 CHAP.
 LIII.

n'y a que ceux qui les portent qui sentent où ils les blessent. Mais, Chevalier Sancho, lui dit Eugénie, vous déchirez là les femmes sans pitié. Eh non, Madame, reprit-il, je ne parle que de la mienne; & en effet, il n'y a qu'elle qui me fasse enrager. C'est votre faute, lui dit la belle Provençale, vous deviez étudier son humeur avant que de l'épouser. Eh oui, oui, lui dit Sancho, t'y voilà laissé t'y cheoir; une fille qui a envie d'être mariée ne se déguise pas? n'est-ce pas? Elle ne fait pas la sainte sucree? On ne la prendroit pas pour être toute de miel & de beurre? Mais quand le oui est dit, & qu'elle voit bien qu'un mari ne peut plus s'en dédire, c'est pour lors qu'elle ne se contraint plus, & qu'elle met le diable à la maison. Mais Sancho, lui dit la Duchesse, il semble que vous vouliez faire entendre que toutes les femmes fassent désespérer leurs maris. Non pas toutes, Madame, répondit-il, il y en a qui sont bien douces; mais en récompense il y en a aussi qui ne le sont guères, & d'autres qui ne le sont point du tout. Toute la compagnie se faisoit un plaisir d'augmenter l'embarras de Sancho, qui les divertissoit; mais enfin ennuyé de répondre à tout le monde, & sans parler à personne en particulier, il dit tout résolument & en colère, qu'il n'avoit parlé que de sa Thérèse: & au bout du compte, ajouta-t-il: qui se sent morveux se mouche.

Mon-

Monfieur le Chevalier , lui dit le Curé , il faut que vous vous défabufiez. Si vous avez eu le malheur de trouver une mauvaife tête , cela ne mérite pas d'en faire une thèfe générale. Ce n'eft pas à vous à parler des femmes , Monfieur le Licentié lui dit brusquement Sancho , il ne faut pas qu'un favetier paffe fa femelle ; vous ne devriez pas avoir affez de commerce avec les femmes , pour fçavoir fi elles font bonnes ou méchantes. Je ne m'étonne pas fi vous croyez qu'elles font douces , vous autres gens d'Eglife , vous ne les voyez que dans leur bonne humeur.

Le Chevalier Sancho a raifon , dirent en même tems les Ducs & le Comte , toutes les femmes ne font bonnes qu'à faire défefperer leurs maris. C'eft ce que je difois l'autre jour , reprit Sancho , ravi que les gens mariez fuflent de fon parti. Mais , chevalier Sancho , lui dit Eugenie , il faut prendre en patience les contradictions de votre femme , & croire que c'eft Dieu qui vous l'a donnée telle qu'elle eft pour vous faire faire pénitence. Non , non , Madame , lui dit-il , ce n'eft pas le bon Dieu , c'eft le Demon qui me la laiffe. Voilà de terribles paroles que vous lâchez , lui dit le Curé. Oh , Monfieur , mêlez-vous de votre Breviaire , lui dit-il , car franchement vous m'embarbouillez l'efprit ; je fçai bien ce que je dis. Un valet de pied de Madame

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

la Comtesse, poursuivit-il, lisoit tout haut l'autre jour auprès de mon lit l'histoire du bon homme Job, il dit que Dieu avoit donné le pouvoir au demon de le persécuter, & de lui ôter tout ce qu'il avoit. Celui-ci lui ôta ses maisons, ses troupeaux, ses enfans, en un mot tout ce qu'il aimoit, & lui donnoit de la satisfaction; mais il avoit trop d'esprit pour lui ôter sa femme; il sçavoit bien qu'elle seule feroit plus enrager le bon homme Job par son babil & ses reproches, que toutes les pertes qu'il avoit faites. Les ulceres dont il étoit couvert, la vermine qui le mangeoit, & le fumier sur lequel il étoit étendu, ne purent ébranler sa constance, mais sa femme pensa le désespérer. Et pourquoi ne voulez vous pas qu'il m'ait aussi laissé la mienne dans le même dessein? Vous faites là une mauvaise application de l'Écriture sainte, lui dit encore le Curé. Oh par di, dit le Chevalier en se levant, c'est dommage que vous ne soyez pas femme, vous contestez toujours sans pouvoir vous taire; & en même tems il sortit de la sale avec un air de dépit & de colere, qui fit rire tout le monde autant & plus que ce qu'il avoit dit.

Sa sortie n'interrompit point la conversation, qui fut encore continuée comme elle avoit commencé. Il étoit allé chercher l'Officier, pour se défalterer suivant sa coutume & pour jaser avec lui; mais ne l'ayant pas trouvé, il revint en peu de tems, &

entra tout doucement de peur d'interrompre son Maître qui parloit, & que toute la compagnie écouloit avec beaucoup d'attention.

La fuite de son discours l'avoit obligé de citer une petite aventure. Cid-Ruy-Gomez croit que c'est celle d'Angelique, qui fut tout d'un coup aimée de Roland, comme elle aima depuis tout d'un coup le beau Medor. Il la représentoit comme une parfaitement belle personne couchée sur l'herbe, & empruntoit pour la peindre tous les lieux communs qu'il avoit lûs dans les Romans; les roses des joues, les perles dans la bouche, le corail des lèvres, l'albâtre du front, & mille autres semblables impertinences y tinrent leur place; en un mot, rien n'y fut oublié. Sancho qui l'écouloit attentivement, fut ennuyé d'une description si pompeuse, qui n'étoit point de son goût, parce qu'il n'y comprenoit rien; mais il acheva de se fâcher tout de bon lorsque son maître vint à peindre les cheveux qui tomboient négligemment sur les épaules de celle dont il faisoit l'éloge, & qui pendoient à grosses ondes tout le long de son corps; c'étoit à son dire autant de liens où les amours enchaînoient les cœurs, & les petits zephirs s'y jouoient avec eux, & les faisoient nonchalamment voltiger. Tenez, tenez, Monsieur, lui dit-il promptement en l'interrompant, ne seroit-ce pas là un petit zephir qui

LIV. IV.
CHAP.
LIII.

se joue dans les vôtres? En même tems il lui porta la main auprès de l'oreille, & fit semblant d'en tirer quelque chose, qu'il mit entre ses deux pouces, & faisant la même figure que les gens font quand ils écrasent la vermine.

Cette malice de Sancho interrompit & déconcerta notre heros, qui devint en un moment rouge comme du feu, & ensuite pâlit de colere. Toute la compagnie rioit à gorge déployée. Sancho, qui vit que sa malice n'avoit nullement plû à notre heros, se retira auprès de la Duchesse de Medoc, qui pour adoucir Don Quichotte, fit à son Ecuier une sévère reprimande de son peu de respect, d'avoir mal à propos interrompu un discours que toute la compagnie écoutoit avec plaisir. Sancho avoua qu'il l'avoit fait exprès, & en demanda pardon à son maître. On lui demanda à quel dessein, & il répondit avec plus d'esprit qu'on ne pensoit, qu'il y avoit quelque tems que son maître étant en conversation avec le Curé de son village & son neveu, ils avoient trouvé à redire aux choses inutiles qu'on mettoit dans les livres, & que peut-être le sage enchanteur qui écrivoit leur histoire, & qui n'en oublioit pas une circonstance, seroit embarrassé d'entendre des choses qu'il n'entendoit pas lui-même; qu'on ne parloit que pour se faire entendre, & que cela étant, on n'avoit que faire de se servir de